

Branchés, câblés et tous autres accablés du vain souci d'être modernes, passez votre chemin. Rien pour vous en cette œuvre où l'on ne trouvera que les jardins de l'essentiel, îles éclatantes où des phénix irisés survolent des terres de splendeur. Heureusement pour lui, plus encore pour nous, mais surtout pour l'art, Caillaud n'est pas actuel.. Cette œuvre n'a rien à voir avec la mode, ni avec l'amère modernité que Max Weber, au début déjà de notre siècle, identifiait au mouvement même d'un vaste désenchantement du monde.

L'éternité, nécessairement, n'est jamais à la mode. Moins encore en un temps où l'exclusif souci d'efficacité bride nos plus réels besoins de contemplation. Pressés à la rentabilité, nous sommes moins que jamais invités à l'extase.

Pourtant, si l'on savait comme l'extase est chose simple, naturelle, bien moins inaccessible qu'on le laisse croire et nullement réservée aux seuls anachorètes, ascètes et autres reclus. Si l'on savait que l'extase commence à cette longue, douce, immobile caresse du regard sur le visage aimé. Surtout, si l'on savait comme l'extase est chose nécessaire, et comme l'exercice en est plus profitable à la santé de notre esprit que celui d'un sport ne l'est à celle de notre corps. Et de même qu'il n'est aucunement nécessaire de gagner une médaille olympique pour vivre l'enthousiasme d'un dépassement physique, de même n'est-il nul besoin de flotter trente centimètres au-dessus du sol, transverbéré par la lumière de la Grâce, pour connaître cette fabuleuse expérience de dépassement mental que l'on appelle extase.

Si l'extase était, tout simplement, ce qu'il advient quand on cesse de s'interposer entre le monde et soi, quand on cesse de dresser devant l'harmonie sereine les troubles écrans agités de nos intentions, de nos soucis, de notre peur et même de notre connaissance. Si l'extase n'était qu'un tête-à-tête intime avec l'univers...

Un sage, longtemps fréquenté, me répétait souvent : "Si le monde est sale, lave ton œil". Ce sage est peintre aussi, et Caillaud s'accorderait sans doute immédiatement à lui pour saluer en la peinture l'un des plus hauts moyens de laver les regards jusqu'à ce que le monde soit neuf, de les lustrer jusqu'à ce qu'il resplendisse.

Cet éblouissement de splendeur, on me comprendra sans doute d'éprouver la nécessité de conter ici la première fois où il me fut donné de le connaître.

C'était il y a quelques années, en une de ces îles que les agences de tourisme qualifient de paradisiaques. Devant moi s'étendait la mer, avec ses déferlantes fantasques sur la barrière de corail. Plus près, sur la terrasse du bungalow où j'étais assis, quelques pots de terre d'où ruisselaient des orchidées. A mes côtés, derrière une ligne de cocotiers, le vert tendre des rizières, puis la barre améthyste des montagnes. Venant de me régaler d'un breuvage magique, je commençais d'en attendre les effets en me délectant d'un de ces ciels dont seuls Turner et les soirs équatoriaux ont le secret. Rideau de scène si sublime en ses gris, ses velours, ses mauves et ses feux, qu'on n'ose imaginer la magnificence de l'opéra sur lequel il semble promettre de bientôt se lever.

Épuisé de grandiose, mon regard vint se poser sur les orchidées, plus paisibles de première apparence que l'hyperbayreuthien crépuscule des dieux où l'entraînaient les nuées ardentes. Contemplation ravie des orchidées. Et voici que l'une d'elles, la plus proche, blanche, finement veinée de rose et d'orange, aux contours plus lisses et au grain plus fin que celui d'une coupe de calcédoine, se mit à être plus orchidée que d'habitude, davantage orchidée à chaque seconde. Jusqu'à devenir bientôt l'orchidée, l'orchidée absolue, platonicienne, nouménale. Jusqu'à même, plus rien ne semblant capable d'arrêter sa course vers l'Essence, jusqu'à être la Fleur. Puis jusqu'à devenir le Monde, le mandala vivant et palpitant du cosmos, indissociablement vulve et galaxie, calice et cristal.

Elle était fleur et danse, déploiement infini et divers de l'unique. Elle résumait toute l'harmonie du monde, son évident mystère, sa sensualité formidable. Elle était devenue La Symphonie.

Chacune des ondes de lumière que je voyais naître en son cœur et parcourir les plus microscopiques de ses veinules s'en échappait pour venir m'enrober, me séduire, me prendre dans son souffle ou sa chorégraphie. Parfois, elle cessait d'être monde et m'invitait à butiner son insondable jouissance d'être-fleur. Puis se redéployait en univers, m'offrant à lutiner ses zones érogènes, à pénétrer ses organes et arcanes. La Symphonie me pressait de faire symphonie avec elle.

La possibilité de succomber à peine envisagée... c'était fait !

Ce qui se passa alors, et comment ça se passa...? Combien de temps fus-je orchidée, et que m'advint-il en cette nouvelle condition ? Les mots pour s'en souvenir manquent à ma mémoire de fleur. Comment se souvenir de n'avoir été que frissonnement de lumière et d'offrande ? Et de cette turgescence de joie dont le regard posé sur elles gonflait chaque cellule de mes pétales. Et de cette succulente boule d'éclat dont je m'étais nourri tout le jour, et comme il était poignant de la sentir disparaître au dessus de la mer. J'écris la mer, maintenant, mais la fleur ne connaissait ni le mot, ni la mer, seulement ce proche battement auquel elle avait accordé celui de sa sève.

Du tréfonds du calice à l'extrémité des étamines, j'étais harpe de lumière, coalescence du désir et du plaisir, sans notions, sans images, inaccessible même au moindre souvenir d'avoir été homme. J'étais présence, plénitude efflorescente, épanouissement dans le vaste épanouissement, éclosion dans l'éclosion infinie.

Puis ce fut fini. Soudain j'étais devant la fleur, à nouveau contemplant la fleur. Ne me reviennent que les souvenirs d'une hébétude ravie et du rire dont je fus secoué quand, retrouvant le monde tout autour, je vis qu'il était jardin. Que c'était le Jardin. Avec ses gemmes, ses torrents d'or bouillonnant, avec la douceur de ses miels, les saphirs de ses sources, et les myriades d'anges veillant sur la moindre de ses pousses, et les suréclatantes couleurs de leurs ailes, et la sinueuse musique de leur vol. Tout ceci parcouru d'un même immense réseau de vie, comme tissé d'un même respirant tissu. Et j'étais étincelle de splendeur allant au brasier de la Splendeur, goutte de splendeur jaillie de la cataracte splendide.

Ce n'était plus, autour, une île paradisiaque, mais bien le Paradis, le Jardin de Vie et d'Amour. J'éprouvais qu'il existait toujours, partout, en nous. Je réalisais qu'en nous réside la grâce de le contempler, mais que seuls l'aveuglement de notre peur, la myopie de nos désirs, la taie de notre habitude nous en séparent ordinairement.

Revinrent, depuis, d'autres de ces moments. Ainsi comment, découvrant l'œuvre d'Aristide Caillaud, ne les y aurais-je aussitôt reconnus ? Tout de suite, j'ai su que c'était de là que venait cette peinture, là qu'elle souhaite nous conduire, cela qu'elle offre de nous partager.

Pas un de ces tableaux qui ne semblent fraîchement rapporté d'un séjour en Eden.

**Bosh, Goya..., tant d'autres, nous n'avons guère manqué de peintres de l'Enfer. D'ailleurs, nous ne manquons pas d'enfers !** Mais si Caillaud était notre premier vrai peintre du Paradis. Ce qui est autrement difficile que de l'être de l'Enfer, pour la raison simple que la peur a beaucoup plus d'imagination que l'amour.

Sans user jamais des faciles ressources de l'iconologie classique, sans réquisitionner les accessoires canoniques, les harpes et auréoles, sans atours ni trompettes, en plongeant simplement sa peinture au plus profond de son imaginaire, jusque là où ce dernier se fond à celui de tous et devient l'imaginal, là, en cette ultime et universelle mémoire, il retrouve le Jardin primordial, l'éblouissante

génèse avec ses gros bouillons de lumière, de laves et de sèves.

Où mieux qu'en cette exposition mesurerait-on ce qu'il a fallu de sécheresse de cœur à quelques intellectuels pour saluer le Créateur du titre de Grand Architecte ? Caillaud nous rappelle qu'il est d'abord et surtout le Grand Jardinier, comme l'ont su les poètes, amoureux et mystiques de tous les temps, de tous les lieux.

Qu'on écoute celui-ci, Djâmi, un poète soufi :

"C'est pourquoi il créa les champs verdoyants de l'espace et du temps, et le jardin de ce monde qui donne la vie, afin que chaque branche, chaque feuille, chaque fruit témoigne de ses diverses perfections. Le cyprès donna une idée de sa noble stature et la rose des nouvelles de son aspect plein de grâce".

Ou, plus près de nous, un saint-Jean de la Croix :

"Dieu lui-même est un jardin. L'Épouse le nomme ainsi à cause de l'agréable demeure qu'elle trouve en lui. Elle entre dans ce jardin lorsqu'elle se transporte en Dieu".

Enfin, l'épopée hindoue du Ramayâna, lorsqu'elle décrit le paradis du nord, Uttaraku :

"Au lieu de sable, ce sont des perles, des gemmes et de l'or qui constituent les berges des rivières, lesquelles sont surplombées d'arbres brillants comme de l'or en feu. Ces arbres portent perpétuellement des fleurs et des fruits, exhalent un doux parfum et abondent en oiseaux".

Décrivait-on plus fidèlement, telle ou telle des récentes toiles de Caillaud ?

Mais, peintre du Paradis, Aristide Caillaud ne l'est que parce qu'il est d'abord peintre. Et c'est d'ailleurs tout ce qui le sépare des naïfs, auxquels on l'a trop souvent voulu mêler. Car ceux-ci, qui ne peignent que ce qu'ils savent et jamais ce qu'ils voient, n'accèdent à une image du Paradis que par la mémoire, les souvenirs du catéchisme ou des contes de la veillée, par leurs nostalgies d'enfance. Tandis que Caillaud arrive au Paradis par la peinture, par la seule extase de peindre, par l'éblouissement conjoint du visible et des pigments, par sa seule quête de la vraie lumière.

Il ne peint pas le Paradis parce qu'il rêve d'y retourner, comme Trénet à son "jardin extraordinaire", mais parce qu'il vient de traverser son propre et superbe jardin pour se rendre à son atelier, qu'il a vu l'éclat des fleurs et celui de la rosée, et que là, maintenant, devant la toile blanche, il veut retrouver ces éclats qu'il a vu, tels que les exaltait son regard de peintre.

Et tant mieux pour nous, et admiration à lui, si l'œuvre achevée, nous y reconnaissons les éclats et chatoiements de l'Eden. Pour lui, son intention était plus humble qui n'était que de peindre la beauté qu'il avait sous les yeux.

Hi-Kang, poète de l'ancienne Chine Taoïste, écrivait :

"Quel plaisir de se promener dans le jardin ! J'y fais le tour de l'infini".

Aristide Caillaud n'est pas un peintre naïf, c'est un peintre chinois. Chaque matin, il sort faire plusieurs fois le tour de l'infini. Puis rentre en son atelier, pour aller le refaire, dans l'autre sens, sur la toile.

Et c'est un si grand émerveilleur qu'il serait bien capable, qui sait, de nous remettre le Paradis au goût et à l'ordre du jour.

Car ne sommes-nous pas un peu las de nos modes "d'enfer" ?

*Gérard Barrière*